

La complainte de la tolérance

La Complainte de Dulcinée

Nathalie de Han

Numéro 132 (3), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65230ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

de Han, N. (2009). Compte rendu de [La complainte de la tolérance / *La Complainte de Dulcinée*]. *Jeu*, (132), 20–22.

La Complainte de Dulcinée

CONCEPT ET CHORÉGRAPHIE **DULCINÉE LANGFELDER** / MISE EN SCÈNE **ALICE RONFARD**
SCÉNOGRAPHIE **ANA CAPPELLUTO** / VIDÉO **YVES LABELLE** / ÉCLAIRAGES **ÉRIC GINGRAS**
DIRECTION MUSICALE **PHILIPPE NOIREAULT**, ASSISTÉ DE **DANYS LEVASSEUR** / MARIONNETTE **VINCENT SANTES**
AVEC **DULCINÉE LANGFELDER** ET SES TECHNICIENS-INTERPRÈTES : **VINCENT SANTES, DANYS LEVASSEUR,**
FRANCIS LA HAYE ET ERIK LAPIERRE.
PRODUCTION DE **DULCINÉE LANGFELDER & CIE**, PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 4 AU 14 DÉCEMBRE 2008.

NATHALIE DE HAN

LA COMPLAINTÉ DE LA TOLÉRANCE

Au mois de décembre dernier, l'artiste multidisciplinaire Dulcinée Langfelder proposait au public montréalais la création en langue française de *la Complainte de Dulcinée*. La pièce avait été présentée dans sa version anglaise au D. B. Clarke Theatre juste avant de prendre l'affiche de l'Espace GO pour une dizaine de jours. Après avoir parcouru le monde pendant dix ans avec le personnage de Victoria, une vieille dame atteinte d'Alzheimer et condamnée au fauteuil roulant, Dulcinée Langfelder décidait de donner la parole, pour sa nouvelle production, à la muse et au grand amour de Don Quichotte : Dulcinée del Toboso. Cervantès évoque, en effet, la belle sans relâche, mais elle reste, étrangement, un idéal invisible : c'est pourtant en son nom, selon les règles de l'amour courtois, que Don Quichotte a mené combat pour rétablir respect et empathie pour l'humanité. Langfelder a voulu porter à son tour, en tant qu'artiste du XXI^e siècle, le rêve de tolérance de l'hidalgo.

Dans les cinq premières minutes du spectacle, Dulcinée Langfelder, s'adressant directement au public, expose clairement son propos. Ses recherches sur la symbolique du personnage de Dulcinée del Toboso n'ont, nous prévient-elle, pas engendré une œuvre épique sertie de références historico-légendaires aux moments cruciaux qui ont défini le parcours de l'humanité et

donc influencé celui de nos vies. Elle offre plutôt « une série de pensées étranges » qui n'aura d'autre but que d'amuser le public. Fantaisie et burlesque de ce prélude donnent le ton du spectacle. L'artiste interpelle la salle avec l'aplomb d'une *stand-up* comique, et nous la voyons représenter les deux Dulcinée, del Toboso revendiquant énergiquement à son homonyme moderne le droit de parole. Multipliant les étiquettes, brouillant les pistes, Langfelder convoque ses techniciens dans le jeu des projecteurs et amorce le spectacle avec ce qu'elle nomme une « ouverture greco-brechtienne-multimédia » chantée.

Dulcinée Langfelder évolue sur la scène comme le font les danseurs et les mimes. La palette de son jeu est vaste, ses mimiques évoquent dans certains numéros les films muets des années 20. Amples et sûrs sont ses mouvements : résultat croisé d'années de pratique assidue de mime et de danse, sans doute. Les chorégraphies du spectacle sont simples, mais les scènes de ce *one-woman show* s'enchaînent sans fléchir et donnent à penser au public qu'il assiste à l'heureuse collision d'une œuvre épique, d'une bande dessinée et d'un sketch comique, l'humour se déclinant ici de nombreuses façons. La démarche artistique de Dulcinée Langfelder intègre de plus le chant et la vidéo : les amusantes vidéos d'Yves Labelle qui surimposent les traits de

l'interprète sur les visages de femmes mythiques – Ève, Marie et Lemanja, la déesse brésilienne de la mer – ont assurément ravi le public.

Alice Ronfard a placé l'action du spectacle dans un immense quadrilatère dépouillé et luminescent. Sa mise en scène ordonne le jeu des interprètes et les très nombreuses mises en abyme qu'exige le spectacle en un système équilibré qui sera le mécanisme interne de la pièce et sa spécificité. L'équipe possède la matière de cette jeune production : les techniciens-interprètes qui se sont, ensemble, aguerris aux nombreuses tournées du spectacle *Victoria*¹ forment, sur la scène, une troupe complice. Musiciens, les techniciens sont aussi des acrobates agiles : s'accrochant aux écrans de projection, ils virevoltent comme s'ils filaient sur des planches à voile. Le public se réjouit de voir la manipulation d'accessoires occasionner autant d'heureuses trouvailles : les techniciens manient et sculptent d'interminables rectangles de soie blanche du bout de leurs longues piques en un gigantesque écran de fantaisie.

Auparavant et en guise de préambule, les quatre hommes de l'équipe technique, vêtus de noir, ont escorté d'une démarche terriblement solennelle, en procession, le corps de thermo-plastique de Don Quichotte. La marionnette translucide, qui sera subtilement manipulée par Vincent Santes, représente un homme grand et maigre. Le public a regardé la scène se mettre en place par les mailles d'un immense filet, celles d'un quatrième mur très ajouré. Une fois la marionnette en place, le volume du microphone de la comédienne est ajusté par un technicien, de façon un peu cavalière. Pendant ce temps, le contour des surfaces éclairées se fait plus précis, la luminosité plus intense. Le filet du quatrième mur peut tomber. Langfelder a juxtaposé à ces procédés, à dessein très visibles, une perspective féministe – et très personnelle – de l'Histoire : le cœur de l'Empire romain, montré sur une carte, suggère de bons cafés et la ville de Lhasa, la discographie complète de l'artiste montréalaise du même nom (Lhasa). Mais trêve de sourire : Langfelder noircit, dans un élan de rage impuissante, le genre masculin et accuse Don Quichotte d'avoir abandonné le combat qu'il menait pour le respect et la tolérance. Amère, elle lui fait porter le blâme des conflits sanglants évoqués : transformé en journaliste, le personnage de del Toboso déplore, dans une parodie de reportage transmis en direct et dans le

contexte d'une Espagne déchirée par l'Inquisition, la fin de l'âge d'or culturel qui unissait Juifs et Arabes, Langfelder rappelle ensuite le moment où, toujours en Espagne, entourée d'une foule qui célébrait dans la joie, comble de la dérision, le jour de sa fête nationale, elle apprit l'attaque des tours jumelles du World Trade Center le 11 septembre 2001.

Véritable satire sociale, le roman de Miguel de Cervantès prend acte des effondrements sociaux et moraux de l'Espagne du début du XVII^e siècle, et, se teintant d'autodérision, sourit des mésaventures des idéalistes, l'auteur dissimulant ses propos sous ceux de celui qu'il surnomme « le chevalier à la triste figure ». Dulcinée Langfelder articule *la Complainte de Dulcinée* de façon similaire. L'humour décalé de l'artiste, New-Yorkaise de



La Complainte de Dulcinée, mise en scène par Alice Ronfard (Dulcinée Langfelder & Cie), présentée à l'Espace GO en décembre 2008. Sur la photo : Dulcinée Langfelder, Vincent Santes et Francis La Haye. © Katsuhiko Ichikawa.

naissance, rappelle, par ses nombreux retournements, l'approche d'un Woody Allen. S'adressant au public, Langfelder explique, avec son incroyable accent québéco-hispano-états-unien, d'une voix rauque qui ne déparerait pas un cabaret new-yorkais, sa volonté naïve d'offrir un peu de beauté en hommage aux victimes sacrifiées. Devant le zèle de l'artiste, le spectateur ne cherche plus dans quel registre classer le spectacle. Si *la Complainte de Dulcinée* a des allures de faux spectacle, son propos n'est autre que de mettre en scène l'artiste elle-même, et les apparentes maladresses de cette dernière soulignent d'un trait rouge son désarroi, Dulcinée Langfelder choisissant de plaider avec humilité la cause de la tolérance. ■

1. Dulcinée Langfelder & Cie célèbre cette année son vingt-cinquième anniversaire. À cette occasion, une série d'événements est organisée à l'Agora de la danse du 2 au 6 novembre 2009. On y reprend notamment *Victoria*, qui n'a cessé de tourner partout dans le monde depuis sa création, à l'Agora, il y a dix ans... et ce, jusqu'au Zimbabwe ! NDLR.



L'Effet des rayons gamma sur les vieux garçons, adaptation de Michel Tremblay mise en scène par René Richard Cyr (Théâtre du Rideau Vert, 2009).
Sur la photo : Sylvie Drapeau (Béatrice) et Émilie Bibeau (Rita) © François Laplante Delagrave.